

âme, à la fois simple et romanesque, dans l'intimité de laquelle je viens d'essayer de vous introduire? J'en étais là de mon malaise intérieur, lorsque je connus Gérard. Pardonnez-moi la souffrance que je vais vous causer, mon doux et noble Elie. Je touche à cette plaie de la jalousie du passé, et je la sens qui saigne dans votre pauvre cœur. Mais si je n'avais pas à me justifier de ce qui a pu vous rendre jaloux, vous écrirais-je cette confession dans laquelle je mets pour vous toutes les tendresses qu'il ne me sera plus permis de vous prodiguer? Laissez-moi vous dire pourquoi j'ai été faible alors, comme je vous dirai pourquoi je suis forte maintenant. Gérard m'aima, et il me le dit, après des mois et des mois de ces respects infinis qui sont, pour nous autres femmes, la plus éloquente des protestations. Ne nous démontrent-ils pas que nous rencontrerons chez celui qui en est capable un constant souci de ne pas abuser de son empire sur nous, si jamais nous le faisons le maître de notre destinée? Dans l'état de révolte exaltée et continue où je me trouvais, je fus d'autant plus sensible à la passion de Gérard, que la première vertu de son caractère était justement celle dont j'étais éprise jusqu'au fanatisme. Vous le connaissez, et vous savez, comme moi, qu'il est loyal d'une loyauté qui

se fait jour à travers les plus minces détails de la vie. Je voyais ses traits s'altérer chaque fois qu'il lui fallait causer avec mon mari, bien qu'il n'y eût d'autre lien entre nous que son sentiment pour moi, et qu'à ses aveux j'eusse répondu par les phrases les plus décisives. Si exceptionnelle que doive vous paraître l'histoire de mes sentiments, je me suis juré de vous la dire tout entière. L'origine de ma sympathie profonde pour celui qui a joué un rôle si essentiel dans ma vie remonte à la soirée où je surpris cette douleur sur son visage au contact de main de M. Audry. La similitude secrète de mes plus intimes sensations avec celle-là fit de Gérard pour moi une personne à part dans l'univers, l'unique à laquelle il me plût de penser habituellement. J'en vins à le considérer comme le seul être vrai que j'eusse rencontré dans cette société de mensonge. Je m'accoutumai à parler avec lui en lui montrant la femme que j'étais réellement. Il devint l'ami préféré, l'ami intime, celui sur la tête duquel je reportai tout l'attachement d'un cœur qui ne tenait plus au monde que par la souffrance. Il me fut aussi nécessaire que le reste des hommes m'était odieux. Pour la première fois, je sortis du désert moral où j'avais languï si longtemps. Enfin je l'aimai, ou je crus l'aimer, et c'est sous l'influence de cette passion grandissante

que j'en arrivai au rêve d'une existence nouvelle. Ah! si vous trouvez de la pitié en vous pour les sanglots et les efforts de la créature jeune qui ne veut pas mourir, vous n'aurez pas la cruauté de condamner ce qui fut la suprême tentative d'une âme à l'agonie vers la tendresse et le bonheur.

« Je finis par me demander, dans la longue suite de mes réflexions personnelles, pourquoi je n'essayais pas de réparer le désastre mystérieux de ma destinée? Je me répétais que j'étais insensée de ne pas saisir l'occasion offerte de refaire ma vie par un véritable amour, à un âge où ma jeunesse n'avait pas fini de fleurir. Encore quelques années, et il serait trop tard. Entre Gérard et moi, et pour aller à lui, quelles barrières rencontrais-je? Tous les préjugés; mais, en mon âme et conscience, pas un devoir, — si ce n'est celui de ne pas mentir. Mais, que mon mari eût des droits réellement justes sur mon être, — lui qui m'avait choisie, je le comprenais maintenant, pour manier à son gré le million de ma dot, lui que le monde respectait et honorait, mais non pas moi, — je n'admettais point cela. Encore aujourd'hui je ne l'admets point. Je ne me trouvais obligée envers personne que Dieu et moi-même, et ma piété première s'en était allée à travers mes tortures intimes. Je me disais qu'il n'était pas possible

qu'un Dieu équitable eût mis en moi le désir d'aimer et d'être aimée, de donner le bonheur et de l'éprouver, uniquement pour que je ressentisse plus cruellement la mutilation de ce meilleur de moi... Que restait-il donc? Le besoin de m'estimer moi-même, et cela seul. Ce que je vous ai dit de mon exaltation solitaire vous apparaîtra clairement quand je vous aurai avoué que l'opinion du monde ne pesa pas une minute dans la balance, et pas une minute non plus, le respect de la convention du mariage. A tort ou à raison, je ne reconnaissais d'autre juge que ma conscience. Et ma conscience me commandait de ne pas mentir; elle ne me commandait pas de tenir un engagement que j'avais contracté sans le comprendre, envers un homme que je n'avais pas vu tel qu'il était. Ah! plutôt que de trahir celui dont je portais le nom, plutôt que de jouer la triste comédie de l'adultère clandestin et d'en accepter toutes les misères, les horribles compromis, les partages hideux, je fusse morte. Mais, s'il n'y avait plus ni comédie, ni compromis, ni partages? Mais si Gérard et moi, nous avions l'énergie de rompre avec cette société hypocrite, de nous donner l'un à l'autre ouvertement, d'unir nos libres volontés et nos destinées, quittes à subir toutes les conséquences de cet acte, où était la faute?... Je ne la voyais point, et c'est ce que je

proposai moi-même à Gérard, lui offrant toute ma vie en échange de la sienne, à la suite d'une de ces luttes intérieures desquelles on sort capable de transformer d'un coup son existence; car on descend alors jusqu'au fond du fond de son être, jusqu'à l'âme de son âme... Je dois rendre cette justice à Gérard qu'il accepta ma proposition avec une ivresse qui me fit chaud au cœur. Que serais-je devenue, après une telle démarche, si j'avais vu passer dans ses yeux cet éclair de l'hésitation qui prouve à une femme qu'elle s'est trompée sur le sentiment qu'elle inspire? Hélas! il eût mieux valu, peut-être, pour lui et pour moi, que nous fussions pareils, lui, aux coureurs d'aventures qui aiment une femme du monde en hommes du monde, et moi, aux audacieuses qui savent tenir le livre de leur cœur en partie double! Et pourtant, ce n'est pas d'avoir rompu en visière aux idées reçues que je suis triste, — triste à mourir, tandis que je repasse par le souvenir ces heures d'une lutte qui fut aussi héroïque par certains endroits qu'insensée par d'autres... Mais ce qui a été une fois est pour toujours.

« Un simple détail vous montrera mieux que toutes les phrases à quel diapason d'énergie intime j'étais montée. Quand notre résolution fut prise, je suppliai Gérard de partir le premier et de m'attendre

en Angleterre. Et savez-vous ce que je méditais? M'en aller de mon hôtel comme une criminelle, et en me cachant, me paraissait odieux. Je voulais, avant mon départ, avoir un entretien avec mon mari et lui annoncer en face ma résolution. Il me semblait que cela me soulagerait, de lui dire mes douleurs, mon mépris et mes espérances. Hélas encore! Il me fallut renoncer à ce projet, rien qu'en étudiant, dans le Code civil, les articles relatifs à mes droits et à ceux de M. Audry. Quelle journée de colère je passai en tête à tête avec le petit livre où j'apprenais — car mon ignorance était celle d'une enfant — que mon mari pouvait me contraindre par la force à vivre sous son toit; — qu'une demande en séparation de corps m'était interdite, puisque je n'aurais à articuler contre lui aucun des griefs mentionnés par la loi! Il n'avait commis sur moi aucuns sévices. Il n'avait été condamné à aucune peine infamante. Et si, depuis des années, il entretenait une maîtresse, ce n'était pas dans la maison commune. Un animal traqué n'a pas au cœur une rage plus féroce que ne fut la mienne, à mesure que je retrouvai dans ce Code d'injustice les traces de l'égoïsme implacable des hommes, qui nous ont liées, nous autres femmes, d'un lien de fer. Mon enfantine indignation eut du moins cet effet, qu'elle détruisit en moi tout vestige,

s'il en restait encore, des préjugés sociaux. Je m'en allai de la maison de M. Audry, frémissante mais fière, en secret, mais avec l'orgueil d'agir ainsi parce que je ne pouvais pas agir autrement. Et lorsque le paquebot qui m'emportait vers Douvres fendit les lames, que je vis la côte anglaise surgir de la mer, les voiles des bateaux, le vol des goélands, le vaste ciel, l'infini des flots, l'infini aussi d'une existence inconnue devant moi, pas un remords ne vint gâter l'intense ivresse d'espérance à laquelle je m'abandonnai, — comme un prisonnier miraculeusement délivré.

« Nous nous installâmes, Gérard et moi, dans un des petits villages qui sont sur la côte de l'île de Wight, verte oasis où tous les voyageurs ont dû rêver d'immortelle félicité. Notre maison, qui s'appelait *Poplar cottage*, à cause des sveltes peupliers de son jardin, était située à cinq cents mètres de la mer, à l'extrémité d'un de ces ravins que les habitants du pays nomment des *chine*, et dans lesquels la verdure pousse en pleine falaise, malgré le voisinage de l'Océan. Je ne peux pas vous raconter l'histoire des deux premières années de cet exil volontaire. Dans toute intimité de cet ordre, ce qu'il y a de particulier ne se dessine qu'au moment où les deux créatures qui se sont liées l'une à l'autre, pour

le meilleur comme pour le pire, ainsi que disent les Anglais, commencent à regarder leur caractère. Il y a dans les débuts de toute passion, surtout lorsque ces débuts ont été environnés de circonstances romanesques, comme un étourdissement du cœur. C'est à l'instant même où cet étourdissement s'achève que la question de l'avenir se pose. A cette minute précise, on se juge l'un l'autre. On se pénètre. Les différences de nature, dissimulées dans la première ivresse, se montrent à plein. Et il arrive que l'on se réveille du plus beau des songes, comme nous fîmes, Gérard et moi, avec la tragique évidence d'une erreur, cette fois irréparable. Oui, mon ami, sans secousse aucune, sans une seule de ces scènes atroces où l'on déshonore tout un passé d'illusions par des mots et des regards inoubliables, sans que rien fût changé à nos habitudes quotidiennes, nous en étions venus, vers le commencement de la troisième année de notre séjour, à la conviction fatale qui se résume dans ce mot si simple et si navrant : nous nous sommes trompés. C'était un fait, lucide pour chacun de nous comme le ciel et le jour, que nous ne nous suffisions pas. Il était, lui, ce qu'il est encore, et c'est aussi la cause pour laquelle je le sais consolé à l'avance de mon départ, un homme formé par la nature pour l'action utile et positive. De l'homme d'ac-

tion, il a les qualités maîtresses : la droiture et la volonté, la netteté des vues et la persévérance. Bien qu'il employât un constant effort à me dissimuler ses secrets sentiments, j'étais trop intéressée à lire dans son cœur l'avenir de notre intimité pour ne pas constater qu'il s'établissait en lui une langueur et une dépression. Il n'était pas malaisé d'en discerner le motif : Gérard s'ennuyait, tout simplement. La résolution qu'il avait prise, en brisant pour moi sa carrière et sa vie française, avait circonscrit d'une façon singulière le champ de son activité. Toute ambition lui était interdite désormais, et toute lutte. Il sentait cela, mais sans peut-être se l'avouer à lui-même, car je lui dois ce témoignage que je ne surpris jamais sur son visage ces vestiges des débats intérieurs qui font dire à une femme avec tant d'angoisse : « Il a pensé à moi, mais sans m'aimer. Qu'a-t-il pensé?... » Non, ce fut chez lui une sorte d'abattement, d'autant plus irrémédiable qu'il semblait inconscient. Le pire était que je subissais, moi aussi, une crise analogue. Je ne trouvais pas non plus dans cet amour la nuance de sentiment que réclamait mon cœur. Avec ses mérites de franchise, de noblesse et de bonté, Gérard manque d'imagination et, pour tout dire, de poésie. L'étrange solitude de ma jeunesse avait au contraire affiné maladivement en moi

le sens du romanesque et le goût de la rêverie. J'avais besoin d'une tendresse dont l'empreinte se posât sur les moindres détails de l'existence commune. Mon être se crispait à la plus légère froideur, et tout m'était froideur qui n'était pas continuelle prévenance, enveloppement de chaque seconde, caresse de l'âme. Je ne me serais épanouie que dans une atmosphère d'affection toujours vibrante. Comme toutes les personnes qui ont beaucoup vécu en tête à tête avec elles-mêmes, c'est par les silences que j'étais heureuse ou malheureuse, et j'en arrivai bientôt à voir dans les silences de Gérard l'affreuse vérité : — je n'étais plus aimée que par devoir.

« Vous avez connu notre intérieur, Elie, et vous avez vu le résultat suprême de plusieurs années d'un supplice que je ne saurais exprimer. S'il tient un infini de félicité dans chacune des scènes mystérieuses par lesquelles deux êtres s'éprennent l'un de l'autre, il tient un infini de mélancolie dans chacune des scènes par lesquelles ils se détachent. Nous vivions côte à côte, et chaque jour nous étions plus étrangers. Naturellement et comme instinctivement, Gérard trompait ses besoins d'action par toutes sortes d'amusements violents que je ne lui reprochais pas, mais qui me démontraient combien peu je lui étais nécessaire. Il avait recommencé de monter à cheval,

bien que je ne pusse l'accompagner. Il se prit de passion pour les courses en mer et devint membre d'un des clubs de yachts qui abondent dans l'île. Il chassa et fut absent plusieurs jours de suite. Il voulut voyager, et j'y consentis. Il se montrait, à travers ces preuves répétées d'intime lassitude, si parfait pour moi, si ménager de celles de mes susceptibilités qu'il devinait, si résolu à tenir jusqu'au bout l'engagement pris, que je n'osais pas provoquer une explication après laquelle j'entrevois... quoi? Oui, j'avais peur. Je n'avais plus en moi aucun sentiment assez vivace pour qu'il me fit agir. La pensée de la solitude désespérée où je me trouverais jetée si je quittais Gérard, la pensée aussi des remords où je le plongerais, tout me retenait auprès de lui. S'il ne m'aimait plus assez pour être heureux par moi, il m'aimait assez encore pour ne me perdre qu'avec d'affreux regrets. Le temps, qui use tout, a usé cela aussi, après le reste. Mais quelles heures plus amères que la mort j'ai connues dans le cottage entouré de peupliers, d'où par les gros temps on entendait la rumeur de la mer, comme un immense et lointain sanglot! Lorsque Gérard était là, le soir, lisant auprès du feu, moi travaillant à quelque broderie, et que nous ne disions pas une parole, je le regardais à la dérobée. Je voyais passer sur sa face une expres-

sion de contrainte d'autant plus aisée à reconnaître que le sourire est naturel à ce noble cœur. Le plus souvent, c'étaient les journaux anglais et français qu'il parcourait ainsi, cherchant dans les articles et dans les dépêches les moindres détails de la vie politique, sa chimère secrète. Si quelque nomination nouvelle avait été faite dans son ancienne carrière, il me la mentionnait comme malgré lui, et je voyais son front et ses yeux se ternir soudainement. Je vous résumerai d'un mot toutes mes angoisses quand je vous aurai dit que je conçus, la première, l'idée du retour à Paris. Lors du règlement de mes affaires d'intérêt, M. Audry, qui se conduisit dans la circonstance comme un gentilhomme, — tant l'égoïsme intelligent a parfois les allures de la générosité, — m'avait fait dire que j'étais morte pour lui, et que, s'il me plaisait de revenir en France, seule ou accompagnée, je n'avais rien à redouter de sa vengeance. Pour une femme aussi fière que je l'avais été, une telle parole équivalait à la plus redoutable interdiction. Mais que m'importait maintenant l'ancienne fierté? En revenant à Paris, je m'exposais aussi à rencontrer ceux et celles qui m'avaient connue autrefois. Ah! que m'importaient les affronts possibles? A mon tour je devais des sacrifices à Gérard. De retour en France, il pourrait du moins

chercher à renouer le fil brisé de ses ambitions. L'éclair de joie qui brilla dans son regard au moment où nous mîmes les pieds sur le quai de Boulogne — ce quai français d'où j'étais partie avec une si folle ivresse d'espoir — fut l'affreuse récompense de mon dévouement. J'eus dans le cœur au même moment une émotion de détresse et de triomphe. Et la question se posa de nouveau angoissante : comment allions-nous vivre à Paris ?

« Je n'ai plus rien à vous raconter de ma triste aventure que vous ne sachiez comme moi, Elie; vous fûtes amené par Gérard dans l'hôtel de la rue de Balzac, et je vous aimai. Oui, je vous aimai. Pourquoi ne vous le dirais-je pas aujourd'hui, avec la sincérité des derniers adieux ? Était-ce le contraste de votre caractère si doucement enfantin et gracieux avec un autre que je subissais depuis si longtemps ? Était-ce simplement que mes malheurs m'avaient rendue trop sensible à certaines marques de sympathie ? Toujours est-il que cet amour ne grandit pas en moi d'une manière progressive et raisonnée. A votre troisième visite, vous ne pouvez pas vous souvenir que vous eûtes un regard d'une pitié si délicate qu'il m'entra jusqu'au fond du cœur. A peine étais-je seule que je me pris à fondre en larmes. Toutes les tortures de la situation fausse où

je me trouvais revêtirent à mes yeux un sens nouveau. Elles se condensèrent dans cette idée unique : il est impossible qu'il m'estime. Les puissances de fierté, abattues en moi, se relevèrent, et cette conquête de votre estime devint le but suprême de mes pensées. C'est à cause de cela que j'ai rêvé d'être votre amie, — de n'être que votre amie. S'il y avait de l'égoïsme dans ce naïf désir, et si je vous ai exposé à souffrir davantage en vous retenant auprès de moi, seulement pour avoir là votre présence, pardonnez-le-moi, Elie. J'ai tant expié cette imprudence ! Hélas ! je ne tardai pas à me convaincre que cette amitié n'était pas durable entre nous. Vous m'aimiez, vous, tout simplement, dans la jeunesse d'un cœur qui s'était jusqu'ici prêté sans jamais se donner. Je le compris trop vite. Mais par quelles paroles vous peindre la sorte d'émotion, toute mêlée de délice et de douleur, que cette découverte m'infligea ? Comment aussi vous dire la reconnaissance infinie que je vouai à votre amour ? Il m'apparut, cet amour, qui me devinait honnête femme malgré tout, comme une créature vivante que je chéris, moi, de la même tendresse que j'aurais eue pour un enfant adorable. C'est pour goûter, encore un jour, encore une heure, la douceur céleste de ce sentiment, que j'ai remis chaque matin la résolution que je ne peux

plus remettre, après notre entretien de ce dernier soir. Oui, il faut que ce soir ait été le dernier. Il faut que nous ne nous revoyions plus. *Il le faut.*

« O mon aimé, laissez-moi vous donner ce nom à la minute où je vous fais tant de mal, je m'en vais pour ne plus revenir. Si vous saviez dans quel monde étrange de réflexions j'ai passé les moments où je ne vous voyais pas, depuis que j'ai commencé à vous aimer, vous comprendriez, mieux encore que vous ne pouvez le faire par ces pages hâtives, la raison de cette disparition sans retour. Je me suis vue en pensée vivant avec vous, Elie, ayant essayé encore une fois de recommencer ma vie, et toujours vos yeux m'apparaissaient, et dans ces yeux une idée que vous ne m'auriez jamais dite, mais que j'y aurais lue, — ah! si cruellement! Le souvenir de mon premier amour fût demeuré saignant dans votre cœur, et avec lui cette inguérissable jalousie de ce qui a été, de ce qui ne peut pas ne pas avoir été! Elle est trop juste dans son injustice, cette jalousie. Vous m'eussiez pardonné d'avoir eu un mari, avant vous, parce que mon mariage aurait pu m'avoir été imposé. Laissez-moi, à cet instant suprême, vous parler avec le fond même de mon être. Vous ne m'auriez jamais pardonné tout à fait d'avoir eu un amour, parce que cet amour, c'est bien moi qui l'ai

choisi. Et je sens si bien que vous auriez eu raison! Quand une femme s'est trompée dans son premier choix, elle ne peut plus espérer de retrouver dans celui qui saura qu'elle a appartenu librement à un autre la nuance de tendresse qui seule peut donner le bonheur à une âme fière. Elle ne peut pas non plus, si elle s'abandonne une seconde fois, espérer qu'elle-même conserve cette estime de soi en dehors de laquelle mon âme, à moi, ne pourrait pas vivre. Je ne sais pas si c'est là un préjugé contraire à ce que voudrait la nature, — mais je sens ce préjugé en moi, indestructible comme un instinct. Ah! mon ami! ceci est le plus cruel à vous dire, je vous verrais heureux auprès de moi, de cette intimité que vous n'avez peut-être pas osé rêver, que, moi qui vous aime, je ne serais pas heureuse. J'aurais perdu à tout jamais cette certitude d'avoir bien agi, qui a été le besoin profond de toute ma vie. C'est afin de garder cette certitude entière que je vous fuis maintenant, et aussi pour conserver à jamais la place que j'ai occupée un jour dans votre cœur. Ce beau rêve de mourir pour être aimée mieux, pour être aimée toujours, qui fut celui de tant de femmes, je l'emporte avec moi en m'en allant; ne me l'enlevez pas, mon aimé. Dans la misère de ma destinée manquée, c'est la seule félicité qui me soit permise. Si vous m'ai-

mez, laissez-la-moi. Les conditions matérielles de ma fuite et de ma disparition sont d'ailleurs préparées de telle manière que toute recherche pour me retrouver serait vaine. C'est là l'explication de ces sorties qui m'ont privée, hélas ! de beaucoup de nos dernières heures. Mais cette recherche, je ne veux même pas que vous la tentiez. Permettez que j'achève de vivre avec une douce, avec une enivrante, une unique chimère. Vous vous plaigniez souvent à moi de la mort de votre cœur. S'il est vrai que ce cœur se soit repris à battre auprès de moi, par reconnaissance pour cette vie nouvelle, obéissez au plus profond désir de mon âme. Un jour viendra où vous direz merci à l'amie qui vous aura légué, en se séparant de vous, un sentiment si beau et si pur, et dont rien n'aura flétri la divine fleur. — Et adieu, mon aimé. La lumière du matin commence d'éclairer sinistrement cette chambre. J'ai encore une lettre à écrire, destinée à panser une plaie qui ne sera pas bien profonde. En vous quittant pour jamais, je n'ai plus de paroles que je puisse prononcer. Il y a en moi, pour vous, dans cette seconde, quelque chose d'inexprimable. Adieu, Elie, pensez à la disparue comme à une femme qui n'a jamais menti, comme à une qui, avant de vous connaître, a cruellement souffert pour s'être trompée, comme à une qui vous a

connu trop tard, mais qui ne s'en irait pas où elle s'en va si elle ne vous aimait pas tant.

« CLAIRE. »

...Quand Elie Laurence eut lu cette lettre, son premier mouvement fut de s'élaner hors de chez lui pour courir à la maison de Claire. Dans la voiture qui l'entraînait, il relut ces pages. Les larmes lui venaient à cette lecture nouvelle, mais aussi une effroyable évidence que l'absente avait eu raison, et que ce deuxième amour devait demeurer sur une séparation et sur un songe. Il descendit à ce coin de la rue François-I^{er} et des Champs-Élysées qu'il connaissait si bien, et il revint à pied sans avoir poussé jusqu'à l'hôtel de la rue de Balzac, par cette route suivie avec tant d'espérance, hier encore. Il revint, obéissant comme d'instinct aux volontés de Claire, et toute l'amertume de la destinée lui débordant à la fois du cœur, il comprit, à travers sa souffrance, qu'il entraît pour la première fois dans le monde mystérieux du Grand Amour.

Paris, octobre-novembre 1883.